

L'homme sans limites est-il un produit du christianisme ? Olivier Rey*

Whatever word one uses for it - culture, society, world- our actual human condition is a strange outgrowth of Christianity. All the constitutive éléments are perversions derived from this ideology. Since, in a sense, they owe their existence to Revelation, one can say they are the complementary inverse, the négation of divine gifts!

Ivan Illich, « To Honor Jacques Ellul »

Quand les dieux façonnèrent les races mortelles, ils confièrent aux titans Prométhée et Epiméthée le soin de distribuer entre elles les différentes qualités. Epiméthée demanda à s'acquitter seul de la tâche, laissant à Prométhée le soin de contrôler son ouvrage.

Mais Epiméthée n'était pas extrêmement avisé, et quand, après s'être occupé de chaque espèce, il lui resta l'homme à pourvoir, il n'avait plus rien dont le doter. Alors Prométhée, afin de compenser cet oubli, déroba aux dieux le feu et le génie créateur et en fit présent aux humains, pour leur sauvegarde.

Ce mythe a quelque chose d'étrange : physiquement, l'espèce humaine n'est pas spécialement dépourvue. Même l'absence de fourrure, donnée souvent comme marque de vulnérabilité, est d'abord un avantage, permettant par la sudation une meilleure régulation de la température par temps chaud. Néanmoins, le mythe nous parle. Et s'il nous parle, c'est qu'il fait écho à l'expérience de chaque individu qui, lui, naît parfaitement démuné. Avant d'être en mesure de subvenir à ses besoins, l'être humain connaît une longue phase d'absolue dépendance - Freud parle de la *Hilflosigkeit* du petit enfant, de son incapacité radicale à se porter secours à lui-même. De cette détresse infinie naît, en retour, une demande infinie, à l'égard de ceux à même de lui venir en aide. Une demande qui excède tout contenu concret - car tout contenu concret peut venir à manquer s'il n'est pas garanti par l'amour de qui le procure. Une demande qui, d'avoir présidé à la naissance du sujet, demeurera inscrite dans son cœur tout au long de sa vie.

Toutes les cultures se sont efforcées de faire mûrir les hommes, de leur faire prendre leurs distances avec leur demande infinie d'enfant. En fixant des bornes, en concevant la sagesse comme acceptation des limites. Le « Connais-toi toi-même », inscrit au fronton du temple de Delphes, n'était nullement, comme on le croit souvent aujourd'hui, un encouragement à l'introspection. « Connais-toi toi-même », pour les Grecs, cela voulait dire : sache que tu n'es pas un dieu, sache que tu es un mortel ; ne te prends pas pour plus que tu n'es, ne te laisse pas aller à l'hubris. L'un des plus grands bouleversements modernes - peut-être le plus grand - est d'avoir rompu avec cette apologie des limites. D'avoir, au contraire, promu l'illimité. Ce qui est au nouveau, au sein de la modernité, ce ne sont certainement pas les désirs qui travaillent l'humain, mais le statut donné à ces désirs: non plus des puissances à dominer, mais des puissances auxquelles donner libre cours, voire à encourager, à stimuler au maximum.

Deux grands facteurs peuvent être identifiés, qui ont contribué à ce renversement. Le premier est l'avènement, au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle, de la science moderne. La science antique était celle d'un cosmos. C'est-à-dire, conformément au sens premier du terme, la science d'un monde fini, harmonieux, ordonné, hiérarchisé. La science médiévale s'est inscrite dans cette lignée - reprenant à son compte le cosmos ancien, conçu désormais comme œuvre de Dieu. Avec une difficulté. Les distinctions, les hiérarchies, les frontières, en effet, étaient « naturelles » au sein d'un monde conçu comme incréé, sans point de vue extérieur d'où le considérer, un monde à prendre donc tel qu'il se présentait - les distinctions, hiérarchies, frontières ne faisaient, dans une large mesure, que reprendre et organiser les données phénoménologiques. Pour prendre un exemple: la distinction

majeure, entre « terrestre » et « céleste », avait un répondant très clair dans notre expérience ; notre rapport aux étoiles, en effet, est très différent de notre rapport aux objets qui nous entourent. Plus généralement, si le cosmos était un espace hétérogène, anisotrope, c'est que dans notre expérience quotidienne, tous les lieux ne se valent pas. Les hommes étant dépourvus d'ailes, la dimension verticale n'est pour nous nullement équivalente aux dimensions horizontales². Cependant, lorsqu'on se place dans la perspective d'un monde créé et, qui plus est, ayant un unique Créateur, les distinctions cosmiques perdent de leur évidence. Elles deviennent même, dans cette perspective, difficiles à justifier. C'est de l'adoption d'un point de vue extérieur sur le monde, rendue possible par la figure d'un créateur radicalement séparé de sa création, que s'ensuivra le passage, fondamental dans l'avènement de la science moderne, du monde clos à l'univers infini (pour reprendre le titre d'un ouvrage d'Alexandre Koyré), où le principe unificateur n'est plus l'harmonie, résultant de la coexistence d'éléments hétérogènes, mais l'unité des principes, ayant présidé à la création, régissant la structure de celle-ci et son devenir³. La science antique partait de l'expérience humaine et était marquée par la diversité de cette expérience ; la science moderne, elle, est partie d'un point de vue unificateur sur le monde - celui d'un Dieu créateur, ayant suivi pour agencer sa création un plan mathématique (les mathématiques étant le seul ordre des choses concevables avant les choses, et étant par ailleurs le langage de la nécessité, adapté à un monde où tout doit avoir sa nécessité répondant à la volonté divine). La science moderne, certes, interroge le monde, mais d'une manière très particulière : elle ne s'en remet pas à l'expérience, mais à l'expérimentation, qui vise toujours à dépasser les apparences pour établir une mathématicité sous-jacente aux phénomènes. Le point crucial qui nous intéresse ici est le suivant : au sein d'un cosmos, il y a solidarité entre les faits et les valeurs, entre ce qui est et ce qui vaut. C'est cette solidarité même qui justifie l'usage du mot cosmos, comme dans ces paroles de Socrate :

À ce qu'assurent les doctes, Calliclès, le ciel et la terre, les Dieux et les hommes sont liés entre eux par une communauté, faite d'amitié et de bon arrangement, de sagesse et d'esprit de justice, et c'est la raison pour laquelle, à cet univers, ils donnent, mon camarade, le nom de cosmos, d'arrangement, et non celui de dérangement non plus que de dérèglement⁴.

Il n'en va plus de même au sein de la science moderne, qui opère un découplage total entre les faits et les valeurs. La science ne se soucie que de faits, et ceux-ci doivent être pris pour ce qu'ils sont, hors du bien et du mal. La sagesse ancienne perd alors son sens : pourquoi faudrait-il se conformer à un monde moralement neutre ? Ce qui est moral, dorénavant, ce n'est plus de se conformer au monde, qui impose ses limites, ce n'est plus d'y trouver sa place, c'est de s'engager dans la tâche infinie de le transformer - grâce, en particulier, à la technique -, afin d'y introduire le bien dont il est dépourvu.

Parallèlement à l'avènement de la science moderne, et du changement radical de rapport au monde qu'elle signifie, le second facteur à prendre en compte est le développement du libéralisme. Là encore le contexte théologique a joué son rôle. L'augustinisme intransigeant, dont se réclamait la Réforme, récusait non seulement le pélagianisme, selon lequel l'homme peut se sauver par ses propres moyens, mais aussi la notion de grâce suffisante qui, tout en reconnaissant l'être humain incapable de se sauver sans la grâce, pense que chacun reçoit suffisamment de cette grâce pour être à même d'assurer son salut : tout dépendait absolument d'une grâce que l'on avait reçue, ou non. Se posait alors un redoutable problème : quelle place donner à ceux qui n'avaient pas la grâce ? Exiger d'eux qu'ils se conduisent vertueusement n'avait pas de sens, dès lors qu'on affirmait que la vertu était impossible sans la grâce. Si les « disgraciés » devaient avoir une utilité dans le plan divin, ce ne pouvait être que par leur disgrâce, que par leurs vices mêmes. Telle fut l'idée défendue par Mandeville au début du XVIII^e siècle : au lieu de chercher à réprimer des vices qui, étant donné le défaut de grâce, étaient inextirpables, mieux valait, au contraire, les laisser s'exprimer, la société y trouvant finalement son compte - avec cette merveilleuse faculté qu'a la dynamique économique de tirer parti des vices privés pour engendrer

une prospérité publique. Tous les anciens systèmes de régulation sociale prônaient une répression des passions. Le libéralisme, tel qu'il va se développer à partir du XVIII^e siècle, a cette particularité inouïe : concevoir l'ordre social comme résultant, à l'inverse, d'une libre expression des passions à l'échelle individuelle⁵.

Les deux facteurs mentionnés - science moderne, libéralisme - vont avoir des effets convergents. Les transformations techniques du monde, appelées par sa neutralité morale et rendues possibles par la perspective « constructive » de la science moderne sur le réel, vont être stimulées par les passions humaines dont le libéralisme enseigne à ne pas craindre la libération - libération devant, au contraire, engendrer le plus grand bien. C'est cette convergence qui rend compte, trois siècles plus tard, de notre situation où l'absence de limites pour l'individu se marie à une intervention elle-même sans limites sur le monde. On dit : les gaz à effet de serre dégagés par la combustion des ressources fossiles sont responsables du réchauffement actuel de la planète. Mais cette combustion accélérée est elle-même le résultat d'un échauffement préalable, celui de l'être humain et de ses passions invitées à s'exprimer sans limites.

Que peut-on dire, dans ce contexte, du christianisme ? Au cours d'une conférence prononcée en hommage à Jacques Ellul, Ivan Illich caractérisait ainsi notre situation :

- Ce Régime [la Technique] a donné naissance à une société, une civilisation, une culture qui, prises ensemble, sont clairement à l'opposé de ce que nous lisons dans la Bible, de ce que nous trouvons explicitement formulé dans les mots de la Torah, des Prophètes, de Jésus et Paul.
- Il n'est pas possible de rendre compte de ce régime si on ne comprend pas sa genèse à partir du christianisme. [...]. Parmi les caractéristiques distinctives et décisives de notre époque, beaucoup demeurent incompréhensibles si on n'y reconnaît pas un motif récurrent : un appel évangélique à chaque personne en particulier a été historiquement perverti en un objectif social institutionnalisé, standardisé et géré⁶.

Le rôle joué par la religion chrétienne dans la dynamique qui a conduit à la situation présente et à ses dangers a été suggéré dans ce qui précède : d'une part, l'influence d'une certaine théologie, dépouillant le monde de sa valeur, et invitant les hommes à s'en saisir comme d'une simple matière première destinée à les servir ; d'autre part, un extrémisme de la grâce divine, nourrissant un fatalisme moral qui a servi de terreau à la libération incontrôlée des passions. Passions, faut-il le préciser, qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes - que serions-nous sans elles ? -, mais qui réclament de constants efforts d'élaboration et de maîtrise - ce à quoi s'étaient activement employées toutes les cultures antécédentes. Dans le même temps, il devrait apparaître clairement que de tels fruits n'ont pu germer sur l'arbre du christianisme qu'en tant que perversions. Si le monde a été dévalorisé, c'était en considération de Dieu vers lequel toute la pensée devait se tourner : on peut difficilement tenir pour chrétien un mouvement qui n'a pu prendre toute son ampleur qu'en effaçant Dieu de ses perspectives. Et si le désir de reconnaître à Dieu son absolue transcendance a favorisé une doctrine extrême de la grâce, d'une part cette doctrine demeure très discutable et répond peu à l'indulgence des Evangiles pour la faiblesse humaine (Jésus a choisi pour fonder son Eglise Pierre qui le trahira trois fois), d'autre part, de cette doctrine à la promotion des vices privés, de l'expression desquels est censé résulter le bien public, il y a certes un chemin, mais non sans virages, bifurcations ou choix qui pourraient être différents.

L'Europe ou, si l'on préfère, l'Occident, dont l'influence s'est étendue au monde à travers la « mondialisation », a bel et bien des racines chrétiennes. C'est dans ses racines que les maux dont nous souffrons trouvent, pour partie, leur origine. Mais pas à titre de cause : à titre de condition de possibilité. Ce qui signifie que le christianisme recèle, en lui, d'autres possibles, y compris des remèdes aux maux qui se sont développés à partir de lui, en l'oubliant. La première loi donnée à l'humain dans la

Bible instaure une limite - la limite : dans le monde, tout n'est pas mangeable, utilisable, annexable. Ceux à qui le récit du péché originel fait hausser les épaules devraient méditer ce point. Tel est le discours du serpent : en appeler à l'infinité de nos désirs pour faire ressentir la limite comme une restriction abusive, alors qu'elle est un don supplémentaire ; laisser entendre qu'au-delà d'elle s'étend le vrai paradis, alors qu'elle ne barre que des impasses.

* Mathématicien, enseigne la philosophie à l'Université Paris I, auteur de : *Itinéraire de l'égarement, du rôle de la science dans l'absurdité contemporaine* (Seuil, 2003), et *Une folle solitude, le fantasme de l'homme auto-construit* (Seuil, 2006).

¹ « Quel que soit le mot par lequel on la désigne - culture, société, monde - la condition humaine contemporaine est une étrange excroissance du christianisme. Tous les traits qui la caractérisent sont des perversions de cette idéologie. S'ils trouvent, en un sens, leur origine dans la Révélation, ils en constituent l'image inversée, ils sont la négation des dons de Dieu. »

² Le mythe de Dédale et Icare est à cet égard emblématique. Le père et le fils échappent au labyrinthe grâce à la dimension verticale. Mais le destin d'Icare, qui s'abîme dans la mer pour s'être élevé trop haut, est là pour rappeler que l'homme n'est pas à sa place dans le ciel. C'est là une illustration du « Connais-toi toi-même » : sache que tu n'es pas un être céleste.

³ C'est à tort qu'on parle aujourd'hui de « cosmologie », de « cosmonautes », ou simplement de « cosmos » pour désigner l'espace dans lequel nous sommes plongés : cet espace n'est précisément plus un cosmos.

⁴ Platon, *Gorgias*, 507e-508a.

⁵ Il faudrait développer : on a moins souvent fait l'apologie des passions que de l'intérêt - c'est-à-dire, de passions guidées, dans leur expression, par un calcul avisé des coûts et des avantages. De là la survalorisation de la sphère économique, en tant qu'elle se prête le mieux à pareil calcul. Le libéralisme comme libération, fondamentalement, des passions à l'échelle individuelle (les limites n'étant plus données a priori, mais résultant du contexte engendré par l'expression des libertés), est le socle commun que, par-delà leurs différences et leurs oppositions, partagent la « droite » et la « gauche » contemporaines sur la scène politique - la droite insistant sur la libération des passions dans le domaine économique, la gauche sur la libération des passions dans le domaine des mœurs. Sur cette question, voir les ouvrages de Jean-Claude Michéa : *l'empire du moindre mal*, Climats, 2007, et *La Double Pensée*, Flammarion, 2008.

⁶ Ivan Illich, « En l'honneur de Jacques Ellul ». Le texte original. « To honor Jacques Ellul », fondé sur l'allocution donnée à Bordeaux le 13 novembre 1993, est disponible à l'adresse http://www.davidtinapple.com/illich/1993_honor_ellul.PDF